

Dernier adieu au père Edouard Herr, sj.
(1Cor 15, 42-43, 53-58 ; Ps 22 ; Mtt 25, 31-40)

Edouard parlait beaucoup, et de plus en plus, semble-t-il, au fil des années. Il parlait sur tout, parfois sur le mode de la blague, parfois sur le mode de la question. Il s'interrogeait sur le sujet de la prochaine réunion de communauté, sur les racines chrétiennes de l'Europe, sur la production de cacao au Sénégal, sur l'avenir de la politique française, sur le dernier livre qu'il venait d'emprunter en espérant trouver le temps de le lire. Il aimait confronter ses avis aux nôtres, mais quand il nous interrogeait, nous pouvions parfois avoir l'impression que c'était aussi, pour lui, une façon de rester discret sur lui-même. Quel est donc ce silence qui se cachait en-dessous des nombreuses paroles d'Edouard ? Nous ne le saurons pas puisque nous ne l'entendrons plus en ce monde, et c'est notre tristesse.

Mais peut-être ne connaissons-nous pas nous-mêmes le propre secret que nous portons en nous : il faut que ce soit un autre qui nous le dise. Quel est cet autre ? Edouard nous le dit lui-même puisqu'il a voulu être, depuis le 7 septembre 1963 jusqu'à aujourd'hui et jusque dans l'éternité, *Compagnon de Jésus*. Nous nous sommes rassemblés ici ce matin pour entendre le Seigneur Jésus dont Edouard est le compagnon, pour entendre une autre Parole que celle d'Edouard : celle du Christ, Fils de Dieu. Mais peut-être cette Parole-là nous dit-elle, mieux qu'Edouard lui-même, son propre secret. Et c'est notre joie.

La houlette

Si nous n'étions livrés qu'à nous-mêmes pour trouver les chemins de notre destinée, quelle ne serait pas notre tristesse ! Car alors nous devrions sans cesse nous débattre avec le mal et la violence. Nous aurions pour seuls miroirs de nous-mêmes, soit les écrans de télévision qui font exploser les images des attentats à la bombe, soit les pages du journal qui étalent tous les moyens employés par les puissants dans la course à l'argent, soit encore, dans la simple vie quotidienne, les mots qui nous renvoient une piètre image de nous-mêmes en nous humiliant, en nous blessant. Ce n'est pas pour rien qu'Edouard a voulu affronter dans sa thèse de doctorat la redoutable question de la violence et de la guerre. Mais le mal, l'indifférence ou la haine, est-ce là, vraiment, notre vérité ? Est-ce là le dernier secret de l'homme ?

Il est vrai que, cette triste image-là, Ignace de Loyola demande à son retraitant de la regarder tout au long de la première Semaine des *Exercices spirituels*. Dans cette méditation sur le péché, Ignace nous invite à voir à quel point l'homme fait son propre malheur et celui des autres lorsqu'il veut mener par lui-même sa propre vie, lorsqu'il veut se faire l'égal de Dieu. Lorsque le retraitant approfondit cette triste représentation de lui-même, elle lui paraît si terrible qu'il en vient à se demander comment toutes les créatures ont pu le supporter, lui, et comment la terre ne s'est pas ouverte pour l'engloutir (Ex. sp. 60). Mais si Ignace veut nous faire toucher le fond de notre détresse, c'est pour que nous puissions entendre une autre Parole qui ne vient pas de nous et qui viendra au plus profond de notre silence pour nous dire notre vérité. C'est la parole du Berger : « ne crains pas, car je suis avec toi ». De telle sorte qu'Edouard peut dire aujourd'hui et que nous pouvons dire à notre tour, en même temps que lui : « Si je traverse les ravins de la mort, je ne crains aucun mal, car tu es avec moi : ton bâton me guide et me rassure » (Ps 22,4). Notre secret, ce n'est pas nous qui le disons sur nous-mêmes ; c'est le Bon berger qui nous le dit, et nous nous appuyons les uns sur les autres pour le reconnaître.

Le rassemblement

Or ce secret que nous dit le Berger, ce n'est pas seulement celui de notre vie personnelle, lorsque la petite brebis entend la voix de son Seigneur ; c'est aussi celui de notre vie sociale lorsque, au dernier Jour, le Roi aura devant lui toutes les nations et qu'il séparera

les hommes les uns des autres comme le fait le berger avec les brebis et les boucs. Car à ce moment-là se révélera le mystère de notre vie en société.

Bien sûr, il reste possible de comprendre la gestion de ce monde comme une affaire seulement humaine : organiser l'économie pour que les hommes aient à manger et à boire et de quoi se vêtir ou, au contraire, laisser se déchaîner les appétits égoïstes à tel point que de vastes parties de notre terre continuent à connaître le sous-développement et que des populations entières de chez nous subissent la marginalisation sociale et culturelle. Oui, il reste possible d'organiser, par exemple, l'Europe (ou l'entreprise) dans le sens de la dignité de la personne, du bien commun et de la solidarité, ou bien de poser le choix de l'individualisme, de l'argent facile ou du court terme écologique... Mais au cœur même des options qui se prennent dans ces lois économiques, dans ces choix politiques, dans ces règles juridiques se vit une rencontre dont nous ne connaissons pas encore le dernier mot.

Car dans la figure du pauvre, de l'étranger, du malade, du prisonnier, se tient celui-là même qui prend soin de nous et qui nous jugera au dernier jour. Le Christ a beau nous dire dans l'évangile que nous venons d'entendre : « chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous l'avez fait » ; il a beau nous le dire et nous le redire : ce sera tout de même une surprise pour nous de voir à quel point il a voulu se cacher du côté du plus petit. Non, nous ne connaissons pas la portée des gestes que nous posons dans nos relations à autrui. C'est un autre qui doit nous le dire : le Roi qui rassemble, comme un Berger, toutes les nations.

Et c'est là, à la fois, la beauté et la difficulté de la théologie morale. Edouard a passé le plus clair de son travail intellectuel dans la recherche et l'enseignement en morale sociale ; il a souhaité achever sa théologie en Inde pour approcher la réalité du Tiers-monde. Comment convaincre les humains d'entrer dans la voie du respect, de la compassion, de la justice ? Sans doute pas autrement qu'en soulevant pour eux un coin du voile : c'est dans la décision de la bienveillance envers autrui, dans cet amour préférentiel pour les pauvres, qu'ils rencontreront – de façon surprenante – le Berger qui les accueille comme les Bénis de son Père.

La victoire

Dans notre vie personnelle (au bord du ravin de ténèbres) comme dans les multiples engagements de notre vie sociale, nous avons besoin d'une autre parole pour nous connaître en vérité. C'est aussi la parole d'un autre que nous attendons au moment de notre mort pour qu'elle nous dise notre dernier secret.

Ici encore, nous pourrions être tentés de considérer les choses à la manière seulement humaine ; et donc tentés de renvoyer aux vieilles croyances cette idée d'un Ciel qui serait le lieu d'une joie éternelle. « A la mort, tout s'arrête et puis c'est tout », entendons-nous dire parfois autour de nous. On n'a d'ailleurs jamais prétendu que la foi était facile, et ce n'est pas Edouard qui nous dirait le contraire. Mais, ici encore, nous ne connaissons pas notre véritable destinée. Nous pensions que le grain de blé resterait grain de blé, et que le corps ne ferait que se décomposer dans la terre. Mais ce n'était pas là notre vrai visage, puisque nous avons entendu une autre parole, celle de Dieu, dans la lettre que S. Paul adresse aux Corinthiens : « Ce qui est semé périssable ressuscite impérissable » (1Cor 15,42) ; et cette phrase, trouvée sur le bureau d'Edouard le jour de sa mort : « il faut que cet être mortel revête l'immortalité » (1Cor 15,53).

Si nous savons qu'il y a un ciel, ce n'est pas parce que nous nous sommes regardés nous-mêmes car, de fait, à ne regarder que nous-mêmes, il ne nous reste finalement qu'un cercueil comme dernière demeure. Si nous savons qu'il y a un ciel, c'est parce que nous avons entendu une Parole, celle du Christ ressuscité qui apparaît à ses disciples et qui leur dit, par-delà la mort : « la paix soit avec vous » (Jn 20,19). Voilà pourquoi, justement, nous mettons une croix sur nos cercueils : pour affirmer notre foi dans un au-delà de nous-mêmes, dans la résurrection.

Edouard

Quel est ce silence qui se cachait sous les multiples paroles d'Edouard ? Sans doute le silence d'un désir, d'une attente. Il excellait à détourner l'attention de lui-même ; au besoin, il se prenait en dérision, par exemple quand il se présentait publiquement comme professeur à l'IET, c'est-à-dire à *l'Institut des Extra-terrestres* ; il pouvait être clown pour mieux masquer les douleurs physiques ou morales qui le faisaient souffrir... Mais derrière tous ces secrets, se cachait peut-être l'attente d'une parole qui viendrait de plus loin que lui. Quand la violence se déchaîne, dans l'intimité des foyers ou sur la scène internationale, quelle parole nous en sauvera ? Quand le pain est partagé et que le prisonnier est visité, quelle parole en dira la bénédiction ? Quand la mort nous conduit à la tombe de la façon la plus inattendue qui soit, quelle parole osera encore dire la victoire ?

C'est vrai qu'Edouard parlait beaucoup, mais c'était en attendant qu'une autre parole vienne d'ailleurs. Or aujourd'hui, si Edouard ne parle plus, ce n'est pas parce qu'il est mort ; c'est parce qu'il a entendu clairement à la fin de la nuit du 22 août, en la fête de la Vierge Marie reine du Ciel, la parole qu'il attendait depuis toujours et qui lui donne son vrai visage : « Venez, les bénis de mon Père, recevez en héritage le Royaume préparé pour vous » (Mt 25,34). « O mort, où est ta victoire ? » (1Cor 15,55) ; « Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien » (Ps 22, 1).

Xavier Dijon, sj.